

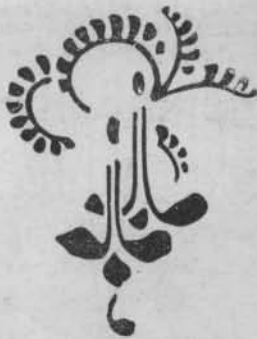
R/TP 98 P
à Monsieur Salomon Léonard
hommage respectueux
P. A.

PROSPER ALFARIC

UN

NOUVEAU BIOGRAPHE

DE SAINT-AUGUSTIN



POISSY

IMPRIMERIE LEJAY & C^{IE}

BOULEVARD DE LA CROIX-VERTE

1914

Bibliothèque Maison de l'Orient



129623

UN NOUVEAU BIOGRAPHE

DE SAINT AUGUSTIN ¹

A première vue, rien ne semblait prédestiner M. Louis Bertrand à devenir le biographe du Docteur de la grâce. Jusqu'ici son œuvre ne comprenait que des essais de critique littéraire, des romans et des récits de voyages. Et, à travers tous ces écrits, il s'était révélé comme un esthète très délicat, non comme un historien.

Déjà en 1889, dans une publication posthume des *Essais* de son ami Pierre Blerzy, il expliquait que l'étude du passé répugne à nos instincts et reste, d'ailleurs, étrangement précaire; puis, il montrait une préférence très marquée pour le travail artistique, qui, uniquement soucieux du présent, entre en rapports directs avec la nature afin d'en dégager l'éternelle beauté. Quelques années plus tard, dans *La fin du classicisme* et dans *La renaissance classique*, il s'appliquait à prouver que notre littérature, née d'une imitation de l'antique, est morte à un certain moment de cette même imitation, et que seul le contact de la réalité a pu la faire vivre et la ressusciter. Dès cette époque, il se sentait beaucoup moins attiré vers Renan ou vers Taine que vers Flaubert, dont il éditait peu après *La première confession de saint Antoine*, et a qui il a très récemment consacré une étude très pénétrante et très sympathique, en souvenir, dit-il, de tout ce qu'il lui doit.

Aussi la plus grande partie de son œuvre est faite de romans. Et ceux-ci n'ont rien d'archaïque. Ils se déroulent à notre époque, près de nous. Ils négligent même de parti pris les éléments vieillissés de notre monde moderne, pour ne considérer

1. LOUIS BERTRAND : *Saint Augustin*, Paris (Fayard) 1913, in-16, 462 pages.

que les plus jeunes, ceux qui portent en eux l'espoir de l'avenir. M. Bertrand montre une prédilection spéciale pour les sociétés qui s'ébauchent, pour celles où *le sang des races* se mélange, parce qu'il y découvre les promesses d'une vie nouvelle et plus intense. Il aime surtout à décrire les natures robustes et passionnées, la *Cina*, une belle et ardente amoureuse, Henri Mautoucher, *le rival de don Juan*, ou encore *Pépète le bien-aimé*, un pêcheur vigoureux dont raffolent les femmes.

Enfin, sans voir dans l'individu un produit du milieu, il s'intéresse beaucoup au théâtre sur lequel ses personnages évoluent. Il possède une âme de peintre éprise de formes et de couleurs. Aussi ses romans trahissent-ils un souci grandissant du décor. Il n'a eu qu'à en extraire un certain nombre de descriptions pour former un volume très dense qu'il a pu intituler : *le livre de la Méditerranée*. Pour lui, cette « mer intérieure », qui relie les trois plus vieilles parties du monde, est comme le berceau de notre civilisation. Il en a pieusement exploré les contours. Mais il a surtout décrit avec un relief saisissant les abords du Sahara, *le jardin de la mort*, et *la Grèce du soleil et des paysages*, comme aussi, tout récemment, *le mirage oriental*. Ces derniers titres sont significatifs. Dans ses récits de voyages, comme dans ses autres œuvres, M. Bertrand cherche avant tout la nature vivante, et il reproche à ses devanciers [de l'avoir trop souvent méconnue. Ici encore, le passé l'intéresse fort peu.

Et pourtant cet esthète, ce romancier, ce peintre de paysages, fait pressentir déjà le futur hagiographe d'Augustin. De bonne heure, il a reçu la grâce prévenante qui devait le porter un jour à accomplir son œuvre pie.

Notons d'abord qu'il habite depuis longtemps Alger et que, parmi toutes les régions qu'il a tour à tour visitées et dépeintes, l'Afrique a toujours eu ses préférences. Son *Livre de la Méditerranée* a magnifiquement exalté, en une prosopopée finale, ce « pays du soleil et de la plus pure lumière », cette « nourrice des blés et des raisins », cette « mère des statues et des

marbres », qui lui donna l'être « une seconde fois », en façonnant ses « sens encore débiles », en lui enseignant « le culte salutaire de la force, de la santé, de l'énergie virile », en rattachant sa raison égarée « au solide appui de la tradition ». Comment, après cela, n'eût-il pas été attiré vers l'évêque d'Hippone ? Celui-ci, en effet, est le grand Africain : « Plus qu'aucun autre il a exprimé le tempérament et le génie de son pays. Cette Afrique bariolée, avec son mélange éternel de races réfractaires les unes aux autres, son particularisme jaloux, les contradictions de ses aspects et de son climat, la violence de ses sensations et de ses passions, la gravité de son caractère et la mobilité de son humeur, son esprit positif et frivole, sa matérialité et son mysticisme, son austérité et sa luxure, sa résignation à la servitude et ses instincts d'indépendance, son appétit de l'empire, tout cela se révèle en traits saisissants dans l'œuvre d'Augustin. »

D'autre part, l'auteur de *la Cina* a toujours eu un goût très marqué pour le roman psychologique. Il loue Flaubert de n'avoir pas tout sacrifié au décor et de s'être avant tout appliqué à faire agir ses personnages selon les vraisemblances, à leur donner une âme. Il le félicite aussi de ne s'être pas cantonné dans la description des mœurs contemporaines, mais d'avoir plutôt entrepris de faire revivre « l'antiquité dans ce qu'elle a de romantique, de passionné, et de décoratif ». A son avis, « l'auteur d'un roman, pour ne nous donner que des émotions représentatives, devrait, peut-être, se reculer fort loin dans le passé », car la réalité n'a de « valeur représentative » que si elle se situe dans une époque depuis longtemps disparue, « où elle se dépouille de toutes ses contingences pour ne plus manifester que ses caractères essentiels et permanents ». Il admire et il a voulu imiter *Salambô*. Dans ces conditions, nul sujet ne pouvait mieux lui convenir que celui qu'il a choisi. « Quoi de romanesque, en effet, comme cette existence errante de rhéteur et d'étudiant que le jeune Augustin promena de Thagaste à Carthage, à Milan et à Rome, et qui, commencée

dans les plaisirs et le tumulte des grandes villes, s'acheva dans la pénitence, le silence et le recueillement d'un monastère? Et, d'autre part, quel drame plus haut en couleur et plus utile à méditer que cette agonie de l'Empire à laquelle Augustin assista et que, de tout cœur fidèle à Rome, il eût voulu conjurer? Quelle tragédie enfin plus émouvante et plus douloureuse que cette crise d'âme et de conscience qui déchira sa vie? A l'envisager dans son ensemble, on peut dire que la vie d'Augustin ne fut qu'une lutte spirituelle, un combat d'âme. C'est le combat de tous les instants, l'incessante psychomachie, que dramatisaient les poètes d'alors et qui est l'histoire du chrétien de tous les temps. »

Enfin, ne manquons pas d'observer qu'en M. Bertrand l'esthète est toujours doublé d'un croyant. Déjà à l'école normale supérieure, sous l'influence de Pierre Blerzy, il se dit que, pour faire une œuvre d'art, on doit avoir une idée directrice et posséder par conséquent une certaine foi. Il réproue le scepticisme de Renan, qui « marivauda avec impertinence sur les contradictions apparentes des choses », au lieu de chercher à les concilier, et il prend très nettement parti pour la tradition catholique, dont il estime que les fondements demeurent inébranlables malgré tous les assauts de la critique. Dès cette époque, il s'attache même, d'une façon spéciale, à Augustin et il le voit avec les yeux d'un fidèle romain. Avec Blerzy, qui se passionne pour la querelle du Jansénisme, il lit le *Port Royal* de Sainte Beuve, et il se dit qu'en définitive « ce sont les Jésuites qui ont raison ». Du reste, comme il met la vie bien au-dessus des doctrines, il estime le saint bien plus que le docteur, et il voit en lui l'expression la plus parfaite de l'idéal rêvé. L'hagiographe d'aujourd'hui ne fait que mettre en œuvre ces premières idées de l'ancien normalien. Pour lui aussi, Augustin se présente comme une des âmes les plus humaines et les plus divines qui sont passées sur nos chemins; il est, après le Christ et saint Paul, « notre père spirituel », et, si maintenant on le lit peu, c'est sans doute parce que les

« pieux sectaires » du Jansénisme, renommés pour leur « austerité chagrine » et leur « ennuyeuse prolixité », l'ont associé avec un invincible entêtement, à la défense de leur cause.

Ainsi, l'œuvre de M. Bertrand s'inspire de motifs très divers. Par là-même, elle participe de plusieurs genres fort distincts. Elle est à la fois géographique, psychologique et même théologique. Mais sa géographie, sa psychologie et sa théologie n'ont que des rapports lointains avec l'histoire.

I

Les paysages dans lesquels est encadrée la vie de saint Augustin en sont la partie la plus neuve et la mieux réussie. M. Bertrand excelle à peindre les sites africains, qu'un long commerce lui a rendus familiers. Et il les a si bien vus qu'il nous les fait presque voir avec lui.

Voici d'abord la localité de son héros : « Comme la ville française bâtie sur ses ruines, le municiple africain occupait une sorte de plateau resserré entre trois mamelons. L'un d'eux, le plus élevé, qui est encore défendu par un bordj, devait l'être dans l'antiquité par un castellum. Des eaux abondantes arrosent le sol. Quand on arrive des régions pierreuses de Constantine et de Sétif, ou de la grande plaine dénudée de la Medjerda, Thagaste donne une impression de fraîcheur. Le lieu est riant, plein de verdure... L'aspect est celui d'une contrée montagnaise et forestière... A l'Est et à l'Ouest, de vastes étendues boisées, des vallons arrondis, des ruisseaux et des torrents qui sillonnent les vallées et les ravins : voilà Thagaste et ses environs, le monde, tel qu'il se manifesta aux yeux d'Augustin enfant. »

Bientôt, nous suivons le jeune étudiant sur le chemin qui le mène à Madaure : « D'abord l'aspect de la contrée est assez semblable à celui des environs de Thagaste. Le paysage montagneux et forestier continue à déployer ses mamelonnements et ses nappes de verdure. On longe, par intervalles, la vallée

profondément encaissée de la Medjerda. Au bas des pentes en précipices, on entend bruire la rivière sur les cailloux de son lit torrentueux, et ce sont des descentes abruptes parmi les fourrés de genévriers, les racines émergentes de pins en parasol. Puis, à mesure qu'on descend, le sol se fait plus pauvre, les espaces dénudés se multiplient. Enfin, sur un renflement de terrain, Madaure apparaissait, toute blanche au milieu d'une vaste plaine, d'un gris fauve, ou l'on ne voit plus rien aujourd'hui qu'un mausolée en ruines, les débris d'une forteresse byzantine, et de vagues vestiges évanescents. »

Enfin, avec le jeune étudiant, nous arrivons à Carthage et nous jouissons du magnifique spectacle qui s'y offrait à lui : « Du haut de l'escalier monumental qui conduisait au temple d'Esculape, au sommet de l'Acropole, Augustin pouvait voir à ses pieds la ville énorme et régulière, avec sa ceinture qui s'élargissait à l'infini, de jardins, d'eaux bleues, de plaines blondes et de montagnes. S'il s'arrêtait sur les degrés, à l'heure du soleil couchant, les deux ports, arrondis en forme de coupes, resplendissaient dans la margelle des quais, comme des lentilles de rubis. A gauche, le lac de Tunis, immobile, sans une ride, aussi riche en féeries lumineuses qu'une lagune vénitienne, se moirait de nuances délicates et magnifiques. En face, de l'autre côté du golfe, où se bombaient les voiles des navires, à travers l'espace ventilé et vibrant, les montagnes de Rhadès élevaient contre le ciel leurs architectures aériennes. »

M. Bertrand ne se contente pas de décrire des paysages contemporains. Il s'efforce encore de reconstituer l'aspect des villes de l'Afrique romaine, dont son ami Stéphane Gsell, un des maîtres de l'archéologie, lui a appris à explorer les ruines. Tour à tour il nous fait parcourir les vieux quartiers de Carthage, de Rome et de Milan, et passer du forum encombré de statues à la basilique chrétienne bien plus austère en sa simplicité. Il s'applique même, avec beaucoup de soin, à dépeindre la physionomie des foules qui se pressent sur la place publique

ou autour des autels et à fixer en quelques traits rapides leurs mœurs et leurs passions.

Mais M. Bertrand procède ici en artiste amoureux du décor, bien plus qu'en historien soucieux d'expliquer la formation de l'âme d'Augustin. Il croit assez peu à l'action du milieu et il professe plutôt une sorte d'occasionalisme, où tout se subordonne à l'action intime de la grâce. Pour lui, l'évêque d'Hippone est « un prédestiné » ; toute sa vie se trouve dominée par une volonté supérieure ; sa conversion, par exemple, est un fait divin qui échappe à toute discipline rationnelle ; on peut en décrire les principaux incidents et s'attacher à les présenter d'une façon vivante, mais non remonter jusqu'aux causes. Aussi met-il en relief certains détails qui n'ont qu'une valeur artistique et en néglige-t-il d'autres, qui, au point de vue historique, auraient une grande importance, mais qui n'ont pas pour lui le même charme. Tandis qu'il passe longuement en revue les quartiers de Carthage, il consacre à peine une mention rapide aux Manichéens que le jeune étudiant de Thagaste y a rencontrés et dont sa jeune intelligence a reçu une empreinte profonde et même ineffaçable. Il nous fait un tableau soigné du port d'Ostie, où le nouveau converti eut avec sa mère le célèbre entretien décrit dans les *Confessions*, mais il n'a rien dit des Néoplatoniciens dont ce dialogue reflète les idées. D'une manière générale, M. Bertrand ne songe guère à nous renseigner sur les milieux intellectuels qu'a traversés Augustin.

Les quelques indications qu'il nous donne sur ce sujet important sont loin, d'ailleurs, d'être absolument sûres. Il présente le Manichéisme comme une doctrine « tortueuse et louche », contaminée de « fables grossièrement absurdes » que prêchaient bruyamment des « charlatans ». Comment explique-t-il donc qu'avec son intelligence et sa culture Augustin y ait cru et s'en soit même fait ardemment l'apôtre pendant neuf ans ? Il répond que seuls quelques initiés la connaissaient à fond. L'hypothèse est purement gratuite et les faits la dé-

mentent. Augustin n'a été qu'un simple « auditeur » ; cependant il prétend être bien renseigné. D'ailleurs, n'a-t-il pas eu en main les écrits de Mani ? M. Bertrand parle avec mépris de ce « ramas de livres », de ce « monceau d'écritures », et il affirme que les prêtres eux-mêmes ne les lisaient point. Nous savons qu'au contraire la lecture en était faite aux simples fidèles dans les assemblées religieuses, qui avaient lieu tous les dimanches. Il dit que les Manichéens étaient plutôt occupés à saper les Évangiles « à coups de syllogismes ». Leur critique nous est connue par le *Contra Adimantum* et le *Contra Faustum*. Qu'on lise ces deux traités. On verra que l'exégèse évangélique d'Adimante et de Fauste s'appuie sur la comparaison des textes, non sur la dialectique. Enfin, nous apprenons plus loin que les disciples de Mani affichaient une « intransigeance de puritains », mais que cette austérité n'était la plupart du temps qu'hypocrisie. On conçoit mal que la plupart des adeptes d'une religion si répandue aient été des hypocrites. Augustin, qui a vécu dix ans dans leur intimité, a mis vraiment beaucoup de temps à s'en apercevoir. D'ailleurs les preuves qu'il donne de leur immoralité sont loin de s'imposer. Lui-même avoue que, même après avoir cessé de croire à leur dogmatique, il tenait encore à leur morale, et que beaucoup de gens s'attachaient également à eux à cause de leur « apparente (1) vertu ». C'est dire que, sur ce point encore, ses reproches sont fort exagérés. Son biographe eût dû se garder de les prendre à la lettre.

Il n'est pas moins sévère, ni moins injuste pour le Donatisme. Il le réduit tout entier à un « accès suraigu d'individualisme africain », bien fait pour plaire aux « mécontents et aux brouillons ». Comment n'a-t-il pas vu qu'entre les partisans de Donat et ceux de Cécilien des questions fort graves se posaient en matière de discipline, de morale et même de dogme ; que, d'ailleurs, à cette époque, des problèmes analogues s'agitaient un peu partout en dehors de l'Afrique ? Il présente les dissidents comme des sectaires accoutumés aux pires violences

et il les rend responsables de tous les méfaits des « Circoncelions », ou « rôdeurs de celliers », ces « lions rugissants », qui d'un bout à l'autre de la Numidie organisaient la terreur. Eux-mêmes protestaient pourtant contre l'emploi de la force et reprochaient à leurs adversaires d'opprimer les consciences. Il eut fallu les juger d'après les écrits de leurs représentants officiels, d'un Parménien ou d'un Pétilien, plutôt que d'après ceux de leur fougueux adversaire.

M. Bertrand nous trace un tableau plus noir encore des païens. Avec Augustin, il nous présente leurs croyances comme un ramassis de grossières superstitions, et il raille cette « plèbe divine » dont l'auteur de *La Cité de Dieu* fait passer devant nous le défilé grotesque. Mais lui-même reconnaît qu'elle dormait, peut-être depuis des siècles, dans l'oubli, et il eût pu citer à cette occasion telle page de l'évêque d'Hippone, qui constate que tous les esprits cultivés sont depuis longtemps monothéistes. Il s'indigne surtout contre les sacrifices traditionnels, tout en constatant que l'usage en était presque aboli, et il rappelle avec complaisance les « boucheries sacrées » qu'ont présidées jadis Julien et Marc Aurèle et plus anciennement encore Caligula. Que ne remontait-il jusqu'à Salomon et David, et que ne comptait-il les victimes égorgées dans les parvis du temple de Jahvé par ces hommes de Dieu ? Un catholique n'a pas le droit d'être sévère à l'égard des vieux rites.

En somme, M. Bertrand n'a aperçu la pensée du iv^e siècle qu'à travers l'évêque d'Hippone, dont il a adopté tous les préjugés et tous les parti-pris. Il a été hypnotisé par son modèle. A-t-il, du moins, bien su le voir en lui-même ?

•
II

La nouvelle biographie de saint Augustin est avant tout une étude d'âme. Et cette étude est fort vivante et attachante.

M. Bertrand nous décrit, avec une verve amusée, les premiers

ébats du petit africain, « jeune chat sauvage », vagabondant par monts ou par vaux à la recherche de quelque nid, ou jouant sur le seuil de sa maison en compagnie de nombreux camarades, et trichant avec une tranquille impudeur, ce qui ne l'empêche pas de dénoncer âprement les tricheries de ses partenaires. Il le montre à l'école de Thagaste, occupé à chanter l'odieux refrain : « un et un font deux, deux et deux font quatre », et apeuré devant le « premier maître », dont la gaule s'abat souvent sur lui, à son grand désespoir et malgré ses prières. Puis, il le suit chez le grammairien de Madaure, lisant et relisant sans cesse l'Énéide, pleurant à chaudes larmes la mort de Didon, s'exaltant à la lecture des poètes de la volupté, dont les peintures passionnées ou lascives s'impriment en traits de feu dans son imagination encore naïve, et il dépeint en psychologue très averti cette « aube de la puberté où le jeune homme découvre avec un frémissement de joie tout un monde nouveau ». Plus loin, il nous présente l'étudiant de Carthage fasciné par l'étalage des plaisirs que lui offre la cité de Vénus, passionné pour le théâtre, où il vit pour son propre compte les aventures sentimentales de la scène, littéralement assoiffé d'amour, se donnant avec l'ardeur de son tempérament, avec tout son cœur et avec tous ses sens, à la femme qui incarne son rêve. L'auteur de *La Cina* se retrouve ici dans son élément. Sa connaissance du cœur humain l'a heureusement inspiré, et plusieurs de ses tableaux ont une animation et une fraîcheur qui donnent l'illusion de la vie.

Mais celles même de ses peintures qui offrent le plus de vérité demeurent très fantaisistes. Le nouveau biographe d'Augustin procède en romancier bien plus qu'en historien. On s'en aperçoit dès la première page de son chapitre initial, *Les enfances*, dont l'épigraphe : « Je n'aimais qu'à jouer », traduit assez infidèlement le latin : « Sed delectabat ludere ». Pour donner plus de relief à son récit, M. Bertrand force volontiers le texte des *Confessions*. Sur beaucoup de points, il eût dû plutôt l'atténuer. En effet, l'évêque d'Hippone abonde toujours

en exagérations, mais il ne le fait jamais autant qu'à travers son autobiographie. Visiblement, en racontant sa vie, il veut montrer par sa propre expérience la misère de l'homme déchu et livré à lui-même, puis la bonté du Dieu des chrétiens penchée sur sa détresse. Aussi a-t-il une tendance très marquée à dénigrer le mécréant qu'il a été jadis, pour mieux faire ressortir le bienfait de la foi, et à négliger les facteurs naturels de son évolution, pour mettre davantage en relief ceux où l'action de la grâce lui paraît plus manifeste.

A l'en croire, dès sa seizième année, il se serait laissé emporter par sa sensualité, jusqu'à ne pas savoir distinguer « la lumière sereine de la pure affection et les fumées des mauvais désirs » ; il aurait été une « pourriture ». Et son biographe ajoute pour renchérir : « Quand on songe à tous les vices africains, on n'ose presser de tels aveux. » Ne les pressons pas trop en effet, car, pour montrer jusqu'où, en ce temps-là, sa perversité naturelle pouvait aller, Augustin raconte, avec la plus vive douleur, qu'un jour il a volé des fruits dans un verger voisin, pour le seul plaisir qu'il trouvait à commettre ce vol et à exaspérer un propriétaire grincheux. Si c'est là son crime le plus grave, nous pouvons être indulgents pour ses autres fredaines.

Lui-même dit qu'en arrivant à Carthage il n'aimait pas encore, mais que bientôt il se précipita dans cet amour où il désirait être pris, qu'il s'enlaça joyeusement dans des « nœuds de misère », pour être bientôt « déchiré par les verges brûlantes de la jalousie, flagellé par les soupçons, les craintes, les colères et les querelles ». Ici encore son biographe renchérit. Il nous le montre, se livrant, comme les autres étudiants, à une débauche effrénée, et éprouvant, « au milieu de ses pires débordements », une constante déception, jointe à la « nostalgie des âmes prédestinées ». En réalité, Augustin a pris tellement goût à la vie amoureuse que, peu de temps encore avant sa conversion, il ne croyait pouvoir s'en passer, et que, même alors, il en vantait le charme avec une éloquence

persuasive, qui faillit amener son ami Alype à y goûter aussi. D'autre part, pendant ses années d'étude, il posait déjà, nous dit-il, à l'homme bien-élevé, il l'emportait en moralité sur ses camarades, et il réprouvait notamment les désordres auxquels se livrait la bande des « Démolisseurs ». Un de ses adversaires, qui l'a connu alors, déclare qu'il a toujours été « ami de la paix et de l'honnêteté ».

Faisant du jeune étudiant « un libertin d'aujourd'hui », M. Bertrand croit qu'il eut d'abord de multiples « passions », dont chacune était « trop ardente pour durer », et qu'il ne contracta de liaison régulière que peu avant son départ de Carthage. Mais Augustin n'était âgé que de 18 ans quand il devint le père d'Adéodat, qui lors de son baptême avait déjà 15 ans. Quand il arriva dans la métropole africaine, il était dans sa 17^e année. C'est dire qu'il dut connaître fort peu de temps après la mère du jeune homme. Il semble, d'ailleurs, faire coïncider sa première expérience amoureuse avec la rencontre qu'il fit de cette femme, car il parle de ces deux faits en termes presque identiques. Or, il affirme expressément qu'après s'être lié avec sa concubine, il lui garda la « fidélité conjugale ». A ce point de vue, sa vie a donc été, en somme, très réglée. Si, plus tard, il a parlé en termes amers de ses débauches passées, c'est parce qu'alors la seule idée d'un amour sensuel lui paraissait une abomination. Mais on peut s'étonner de voir l'auteur de *Pépète le bien-aimé* se rallier sans protestation à un jugement si sévère.

M. Bertrand ne s'est pas moins mépris sur ce qui concerne la conversion d'Augustin. Pour lui, celle-ci a été préparée par la lecture de Platon, mais eile a surtout été provoquée par les propos de Simplicien et de Pontitien, relatant les exemples chrétiens de Victorin et des moines d'Égypte, et par les incidents miraculeux qui ont suivi cette double conversation. Elle s'est donc effectuée en un sens nettement catholique. Or, l'auteur des *Confessions* dit plutôt qu'il a été mis sur la voie de l'Évangile par les écrits de quelques « platoniciens ». Il

évitte ici de préciser, pour ne pas attirer l'attention des lecteurs sur des auteurs profanes. Mais il a expliqué plus nettement, dans un de ses premiers traités, qu'il a connu la sagesse par « quelques livres de Plotin ». Il est vrai que cinq manuscrits seulement donnent cette dernière leçon, et que tous les autres portent plutôt « de Platon ». Mais on s'explique très bien que le nom de Platon ait été substitué à celui, moins connu, de Plotin, tandis que le contraire ne se comprendrait point. D'ailleurs, les *Confessions* donnent des écrits de Néoplatoniciens que le rhéteur de Milan a eus en main une analyse précise qui s'applique fort bien à l'auteur des *Ennéades*, non au fondateur de l'Académie. D'autre part, dans des écrits plus anciens, Augustin raconte assez longuement sa conversion sans faire jamais la moindre allusion à ce qui lui a été dit de Victorin et des moines d'Égypte, ainsi qu'à la scène du jardin qui a suivi. On aurait certes tort d'en conclure que l'épisode n'est point historique, mais on est bien en droit de penser qu'il n'a eu, somme toute, qu'une importance assez restreinte. Enfin, si nous lisons les traités qu'Augustin a écrits à Cassiciacum, ou à Milan, dans les mois qui ont immédiatement suivi sa conversion, nous voyons qu'il y parle en philosophe beaucoup plus qu'en croyant. Il s'y rallie expressément au christianisme, mais parce qu'il voit en lui une forme exotérique du néoplatonisme, la seule qui soit accessible à la foule. Il reconnaît que les enseignements de l'autorité sont utiles et même nécessaires, mais il estime bien davantage ceux de la raison, dont Platon et Plotin sont pour lui les vrais représentants. M. Bertrand n'a pas vu le désaccord qui existe, sur ce point, entre les premières œuvres du nouveau converti et le récit bien plus tardif des *Confessions*.

La même méprise se continue, en s'aggravant, dans la suite du livre. « Au lendemain de son baptême, y lisons-nous, Augustin n'a qu'un désir : s'ensevelir dans la retraite, vivre d'une vie humble et cachée, partagée entre l'étude de l'Écriture et la contemplation de Dieu ». C'est pourtant à cette époque

qu'il entreprend ses deux grands traités *De la grandeur de l'âme* et *Du libre arbitre*. Or, dans l'un et dans l'autre, il s'appuie sur la pure raison et non point sur la Bible; il procède en philosophe beaucoup plus qu'en chrétien. D'après son biographe, une fois établi à Thagaste, il n'a d'autre idéal que celui des anciens moines : « se recueillir, prier, étudier l'Écriture ». Et cependant, c'est là qu'il a achevé son grand traité *De la musique*, qu'il a continué celui *Du libre arbitre*, qu'il a rédigé celui *Du maître*, également inspiré par la philosophie, et qu'il a adressé à Nébride ces lettres remarquables, dont son correspondant dit que « certaines font entendre Platon, d'autres Plotin, d'autres enfin le Christ ». Jusqu'à la veille de son sacerdoce, Augustin reste très pénétré de néoplatonisme, bien qu'il se soit progressivement imprégné du christianisme.

M. Bertrand n'a consacré qu'un nombre de pages assez restreint aux quarante années pourtant fort importantes qui ont suivi son ordination sacerdotale. Encore y raconte-t-il bien moins l'histoire de son âme que celle des divers événements au milieu desquels s'est exercée son action. Pour lui, le pasteur d'Hippone a fort peu varié. Il apparaît comme la vivante image de la tradition catholique, toujours immobile en dépit des bouleversements et des transformations qui s'opèrent à tout instant dans le monde ambiant. En réalité, Augustin a continuellement modifié sa façon de voir et de sentir. Si l'on suit pas à pas ses écrits, en tenant compte de leur chronologie, on s'aperçoit bien vite que sa vie entière a été dans un perpétuel mouvement. Lui-même s'en est fort bien rendu compte, car, dans un de ses derniers écrits, faisant la révision de ses travaux antérieurs, il note fort judicieusement que celui qui les lira dans l'ordre même où il les a rédigés pourra se rendre compte des progrès qu'il a réalisés. L'histoire de ces progrès offre un grand intérêt et on peut s'étonner que M. Bertrand ne l'ait pas même soupçonnée.

On est en droit de s'étonner aussi qu'il n'ait pas consacré

un chapitre à la psychologie de son héros. Sans doute, il en a semé les éléments à travers tout son livre. Mais, justement, ces données fragmentaires sont assez décevantes. D'après M. Bertrand, comme d'après tous ses devanciers, Augustin a une âme « très tendre ». De fait, il s'est exprimé en termes très chauds sur l'amitié, mais l'enthousiasme même avec lequel il en parle ne va pas sans déclamation. Il s'est beaucoup lié avec un de ses premiers condisciples et avec Romarien, avec Alype de Thagaste et avec Nébride de Carthage. Le cercle de ses intimes paraît avoir été, pourtant, assez étroit. Enfin, c'est bien avant sa conversion qu'il s'est attaché à eux. Une fois gagné aux idées de Plotin et à celles de Paul, il s'est dit qu'au lieu de se disperser à travers les créatures, l'âme doit se concentrer uniquement en Dieu, et il a si bien mis cette règle en pratique qu'à la mort de sa mère il s'est fait accuser d'insensibilité et qu'il s'excuse d'avoir pleuré sur elle. L'amitié tient fort peu de place dans ses lettres. Celles même qu'il adresse à Alype et à Nébride sont d'une sécheresse remarquable. N'oublions pas enfin que, s'il a beaucoup aimé sa première concubine, il ne l'en a pas moins congédiée, après douze ou treize ans de vie commune, pour épouser une jeune fille de condition meilleure qui devait lui apporter une assez belle dot.

Son biographe voit en lui le type de « l'homme d'action » et vante la fermeté de son caractère. Ce n'est pourtant pas ce qui frappe le plus chez l'évêque d'Hippone. Il se laisse dominer par la foule jusqu'à approuver finalement, et bien malgré lui, la promesse qui a été arrachée au riche Pinien de ne pas se laisser ordonner ailleurs qu'à Thagaste, et il en vient jusqu'à ne plus pouvoir disposer de son temps, malgré les mesures qu'il a prises pour s'assurer un peu de liberté. Pendant ses années de professorat, il a éprouvé beaucoup de peine à s'imposer auprès de ses élèves. Lui-même nous apprend qu'il a dû quitter ceux de Carthage parce qu'il n'arrivait pas à faire régner chez eux la discipline. Déjà dans sa vie d'étudiant, tout



en désapprouvant la conduite de ses camarades, il n'osait point les en blâmer et il s'accusait même de fautes qu'il n'avait point commises, pour avoir l'air de faire en tout comme eux.

En somme, Augustin est surtout un intellectuel. M. Bertrand le reconnaît expressément et à plusieurs reprises. Mais, par une contradiction assez étrange, il insiste assez peu sur ce point. Il esquivé, dans la mesure du possible, les questions doctrinales et, quand il en parle, il ne le fait que d'une façon fort vague et souvent inexacte.

III

Augustin n'a commencé de penser, d'une façon vivante et personnelle, que dans sa dix-neuvième année, du jour où il a lu l'*Hortensius* et conçu l'idée de la sagesse. Presque aussitôt après, il s'est tourné vers les Manichéens, non pas comme le dit son biographe, « en désespoir de cause », mais avec enthousiasme, parce qu'il a cru trouver chez eux cette vérité supérieure dont Cicéron lui avait inspiré le désir. Pendant neuf ans consécutifs, à cette époque où l'intelligence s'organise, il a pensé comme eux, il s'est fait leur porte-parole, il leur a recruté des adeptes. Leurs conceptions lui sont ainsi devenues tout à fait familières. Elles sont pour ainsi dire entrées dans sa nature et elles ont commandé le cours entier de son évolution. M. Bertrand eut donc bien fait de nous en donner un rapide aperçu. Il se contente d'en faire la critique.

Après avoir assez longuement raconté comment l'ancien « auditeur » a rompu avec ses coreligionnaires, il nous le montre, en deux phrases hâtives, hésitant, « par une instinctive prudence », entre les doctrines qui s'offrent à lui, et adoptant provisoirement « le septicisme académique sous sa forme commune ». Ce n'est pourtant pas par un pur « instinct », mais plutôt à cause de l'action du milieu, jointe à la lecture habituelle de Cicéron, qu'Augustin s'est orienté vers les dis-

ciples de Carnéade. La forme de septicisme à laquelle il s'est rallié était sans doute fort commune. On eût aimé pourtant à la voir définie d'une façon plus nette, car il l'a professée pendant plusieurs années, et il s'en est beaucoup souvenu dans la suite.

On eût gagné plus encore à connaître ce qu'Augustin a pris au néoplatonisme, car c'est par lui qu'il a retrouvé le chemin de l'Église. Pendant les premières années qui ont suivi sa conversion, il pensait surtout par Plotin, dont il s'est d'ailleurs inspiré jusque dans sa vieillesse. Or, M. Bertrand, qui fait plutôt de lui un disciple de Platon, se contente de dire en une simple page, empruntée au récit fort tendancieux des *Confessions*, que son maître lui a appris la « spiritualité divine » et la « nécessité primordiale du Médiateur ou du Verbe ». Il insiste tout autant et même davantage, en se fiant toujours au même texte, sur les leçons morales que lui ont données, à ce moment critique, les *Épîtres* de Paul. Cependant le jeune rhéteur a parcouru celles-ci simplement « en passant », pour voir si leur doctrine s'accordait avec celle des *Ennéades*, et il n'en tire aucun profit dans ses premiers écrits.

Augustin n'a commencé d'étudier la Bible, d'une façon suivie, qu'après avoir ouvert son monastère de Thagaste. Mais, à partir de ce moment, il s'est de plus en plus donné à cette étude, et il a demandé aux livres inspirés la sagesse qu'au paravant il avait cru rencontrer chez Plotin : à partir de cette époque, on ne peut donc comprendre la vie de son esprit sans analyser son exégèse. M. Bertrand n'a aucun souci d'en scruter les secrets. Il ne voit dans ses commentaires allégoriques de l'Écriture que leur « excessive subtilité », jointe à leur « mauvais goût », et, dans ceux qui serrent la lettre de plus près, il ne découvre que des « minuties grammaticales ». Il trouve que son auditoire était bien complaisant d'écouter si longtemps ces « interminables dissertations », dont les « raisonnements ténus » seraient fastidieux, si de temps en temps un grand mouvement oratoire et lyrique ne les faisait perdre de vue.

Une fois ordonné prêtre, Augustin s'est consacré avec une ardeur inlassable à la prédication, qui était un des premiers devoirs de sa charge et qui répondait bien à ses goûts de rhéteur. Il est devenu « l'Homme-Verbe », uniquement voué au service des âmes. C'est son biographe qui nous le fait remarquer, et il nous expose, en un long chapitre, « ce qu'on entendait dans la basilique de la paix ». Qu'on lise les seize pages qu'il a écrites sur ce sujet. On y trouvera une longue description de l'église cathédrale et des fidèles qui s'y pressent. On verra comment le prédicateur sait s'adapter à eux et parler leur langage, comment il se sert des comparaisons les plus familières pour faire comprendre sa pensée, comment il affectionne certaines phrases de l'Écriture. On n'aura pas la moindre idée de sa prédication morale.

Déjà avant sa consécration épiscopale et surtout dans les temps qui ont suivi, Augustin a mené une campagne active et résolue contre le schisme des Donatistes. Il a achevé de se fixer dans le catholicisme. Quelle idée s'est-il formée de l'Église, de sa constitution et de sa hiérarchie, de sa vie intérieure et de ses sacrements ? La question est, pour un historien, du plus grand intérêt. M. Bertrand ne se la pose pas. Il se contente de formuler quelques considérations fort vagues sur le besoin d'unité qui s'imposait à l'Église, comme aussi à l'Empire. Il raconte, en revanche, assez longuement comment Augustin, qui ne voulait d'abord recourir qu'à la persuasion, a fini par réclamer la contrainte légale contre ses adversaires. Et c'est pour l'en excuser, ou même pour louer sa grande « mansuétude », qui ne réclamait des châtimens corporels que pour le plus grand bien des coupables, et ne voulait d'ailleurs pas recourir contre eux à la peine de mort.

Dès que les circonstances l'ont permis, l'évêque d'Hippone est revenu aux études spéculatives, qui avaient toujours gardé ses préférences. Concevant déjà le dogme catholique d'une façon très personnelle, il a entrepris pour préciser ses vues et les faire valoir, une série de traités fort importants, dont celui

de *La Trinité* forme comme le centre, et qui cherchent à montrer comment tout vient de Dieu et doit tendre vers lui. M. Bertrand les regarde justement comme l'œuvre essentielle de sa vie, et il les juge trop peu connus. On croirait donc qu'il va les entr'ouvrir pour le plus grand profit de ses lecteurs. Mais, tout de suite, il coupe court, et il se contente de formuler un jugement rapide sur les *Confessions*, qui n'exposent la théologie augustinienne que d'une façon très indirecte.

Plus loin, il consacre, pourtant, tout un chapitre à la *Cité de Dieu*, qui, à partir de 410, a longtemps absorbé les loisirs d'Augustin. Mais il en méconnaît le caractère véritable. Il n'y voit guère qu'une critique du paganisme et tandis qu'il emploie quinze longues pages à en décrire la polémique, il en résume la partie positive en six lignes. C'est pourtant celle-ci qui importe surtout. Augustin ne combat la « Cité du diable » que pour faire triompher celle de Dieu. Il ne s'attaque au paganisme expirant qu'afin de montrer le Christ vivant « aujourd'hui comme hier et pour toujours » sur les ruines du monde. Cette œuvre représente une forme nouvelle de sa pensée qui méritait une étude plus ample.

Enfin, si l'on tient à connaître sa dernière façon de voir, celle à laquelle il a donné son nom et qui compte surtout pour la postérité, on ne peut se dispenser de faire connaissance avec ses écrits antipélagiens. Les idées qu'il y professe sur l'état primitif de l'homme, sur sa chute et son relèvement, ont donné lieu à des controverses passionnées, qui sont à peine closes. M. Bertrand devait d'autant plus en parler qu'ayant affirmé, dès la première page de son œuvre, qu'Augustin n'avait rien de commun avec Jansénius, il était tenu de justifier cette assertion à tout le moins hardie. Il y consacre à peine un très court paragraphe, où il se borne à dire que « si cette âme si douce, si mesurée, si délicatement humaine, a formulé une doctrine impitoyable, qui est en contradiction avec son caractère », ce fut, sans doute, à cause de la « hantise du péril barbare », et parce qu'il pensait « qu'en face des ariens et des pélagiens,

ces ennemis du Christ, qui demain, peut-être, seraient les maîtres de l'Empire, on ne pouvait trop affirmer la nécessité de la rédemption et la divinité du rédempteur ». Mais la doctrine augustinienne de la grâce n'a qu'un rapport lointain avec la controverse arienne. Elle s'est affirmée contre les pélagiens, seulement ce n'est certes pas parce que ceux-ci menaçaient de devenir les « maîtres de l'Empire ». Elle s'était ébauchée longtemps avant leur apparition, à une époque où la « hantise du péril barbare » ne se faisait encore point sentir. Elle s'annonce déjà dans les écrits du moine de Thagaste et du prêtre d'Hippone, et elle s'explique par l'influence de Paul, par celle de Plotin, par celle même, bien plus ancienne, de Mani.

Dans son prologue, M. Bertrand résume, en une formule très nette, l'idée qu'il se fait du docteur de la grâce. Il le trouve « admirable de bon sens ». Hélas ! le bon sens a fort peu de choses à voir avec la théologie, car celle-ci se règle d'après d'autres critères. En tout cas, ce n'est pas par cette qualité qu'Augustin paraît surtout admirable. Nul n'a craint moins que lui d'aller jusqu'au bout de ses raisonnements. Quand il s'est bien pénétré d'un principe, il en tire, avec une placidité sereine, les conséquences les plus extravagantes. Au temps de sa foi manichéenne, il s'est convaincu que toutes les substances vivantes sont animées par un esprit divin, devenu captif de la matière ; il n'hésite pas à en conclure, avec ses coreligionnaires, qu'on ne peut les toucher sans se rendre coupable d'un véritable sacrilège, ni dépouiller un figuier de ses fruits sans lui faire verser des larmes abondantes. Une fois gagné aux idées de Plotin, il s'est dit que les réalités éternelles sont les seules qui comptent ; aussi déclare-t-il gravement et avec insistance qu'on ne doit pas aimer les autres hommes à cause des rapports de parenté que l'on a avec eux ou des qualités que l'on découvre en eux, mais seulement par égard pour la nature humaine qui demeure chez tous et qui les fait à l'image de Dieu. Il a lu, dans la Bible, que le mal est entré en nous par la

faute d'Adam ; analysant cette dernière idée, il en arrive à soutenir, avec la plus grande assurance, qu'avant le péché originel les mouvements déréglés de la « concupiscence » ne se faisaient aucunement sentir et que les organes de la génération étaient alors complètement soumis à la volonté libre. Ses paradoxes fourniraient la matière d'un recueil très riche et fort divertissant. Augustin n'a pas le sens de la mesure qui caractérise un Basile ou un Cyprien. En tout, il va aux extrêmes. Mais, jusque dans ses thèses les plus risquées, il apporte une vigueur intellectuelle et une ardeur de conviction qui ne se rencontrent à un pareil degré chez aucun de ses devanciers. C'est cela qui a fait son succès et qui eût dû surtout être mis en relief.



Beaucoup de catholiques ont fait un accueil enthousiaste à la nouvelle vie de l'évêque d'Hippone. Et cela se conçoit. L'auteur en effet, est un des leurs. Il ne se contente pas d'admirer le génie d'Augustin, il « vénère » en lui « le docteur et le saint ». Il approuve à peu près sans réserve ses idées et ses actes. Il épouse même ses querelles, et l'enthousiasme qu'il professe pour lui n'a d'égal que le dédain qu'il affecte à l'égard de ses adversaires. Son style est plein de mesure et d'onction. L'auteur de *La Cina* et de *Pépète le bien-aimé* s'est assagi. Il évite les sujets scabreux dont le réalisme l'eût autrefois tenté, et il ne parle qu'à mots couverts de la corruption des mœurs païennes, dont certains détails, dit-il, ne peuvent se rapporter. S'il décrit complaisamment l'inquiétude amoureuse du jeune étudiant de Carthage, c'est parce qu'il y voit « le signe de l'âme prédestinée dont la tendresse ne se reposera qu'en Dieu », et il fait sur ce thème des considérations fort édifiantes qu'Augustin n'eût pas désavouées. Par endroits, il s'approprie les pieuses réflexions de Possidius, l'évêque de Calama, qui, le premier, a raconté la vie de l'évêque d'Hippone. A son exemple,

il invite les lecteurs à louer et à bénir le Seigneur, qui lui a donné l'idée d'entreprendre cette œuvre et le pouvoir de la réaliser, et il leur demande de prier pour qu'il suive l'exemple de son glorieux modèle. On a dit que son livre allait avoir sous peu une édition nouvelle et un peu expurgée à l'usage de la jeunesse. Tel qu'il est, il peut être mis entre les mains des Enfants de Marie.

Et pourtant, une orthodoxie scrupuleuse y découvrira aisément quelques tendances inquiétantes. M. Bertrand croit que le passé revit sans cesse dans le présent et que les morts parlent par les vivants. C'est ce qui lui a permis de raconter des faits vieux de quinze cents ans, malgré les objections très graves qu'il a autrefois soulevées contre la méthode historique. Pour lui le *iv*^e siècle diffère fort peu du *xx*^e : « le retour de circonstances semblables a amené des situations et des caractères presque identiques ». Pour peu que nous entrions dans la familiarité d'Augustin, nous reconnaissons en lui une âme fraternelle, qui a « souffert, senti et pensé à peu près comme nous. » Ses enseignements répondent « à nos préoccupations d'hier et d'aujourd'hui ». Il est vraiment un homme de notre temps. M. Bertrand, épris d'esthétique, admire même en lui « le voyageur et le dilettante ». C'est presque son propre portrait qu'il croit trouver chez lui. Les gardiens de la tradition ne peuvent que pousser les hauts cris devant de telles affirmations, qui sentent fort le modernisme. L'un d'entre eux, dit-on, a déféré l'œuvre du nouvel hagiographe devant le conseil de vigilance du diocèse de Paris. La démarche n'a pas eu de suite. Elle n'en est pas moins significative.

Augustin lui-même ne l'eût sans doute pas désapprouvée, car il aimait peu les « nouveautés profanes », et il ne tenait aucunement à passer pour un esprit moderne. Au lieu de se sentir en communauté d'idées avec son biographe, il eût flairé en lui mainte hérésie. Mais, avant de condamner, il se fût, selon son habitude, expliqué avec lui. Sans doute lui eût-il tenu à peu près ce langage :

« J'ai lu, mon très cher fils, avec un intérêt affectueux, le livre que tu as bien voulu écrire sur ma chétive personne. Je ne l'ai point ouvert avec le vain désir de m'instruire à mon sujet, car, selon le mot très juste de l'apôtre, « nul ne sait ce qui est en l'homme comme l'esprit qui habite en lui », mais afin de savoir qui tu es, toi qui t'intéresses si obstinément à moi malgré mes nombreuses misères. Or, je t'ai trouvé rempli à mon égard d'une bienveillance louable mais souvent excessive. S'il est bon de vouloir du bien à quelqu'un, il est fâcheux de lui attribuer celui qu'en réalité il ne possède point. Beaucoup des qualités dont tu me pares sont encore l'objet de mes constants désirs. Celles même que je puis posséder ne viennent pas de moi, mais du Dieu souverainement bon, de qui procèdent tous les biens véritables. Je ne suis qu'un vase d'argile entre les mains du céleste potier. Cesse donc de me décerner des louanges dont je sais trop combien je suis indigne.

« Pour moi, je me garderai de te féliciter du talent avec lequel tu as su orner un sujet aussi vain, car les compliments entretiennent l'orgueil, qui est le « principe de tout péché ». Pour te témoigner mon affection, en servant de mon mieux tes intérêts, je voudrais plutôt t'apprendre à voir ce qui te manque et t'exciter ainsi à l'acquérir avec le secours de la grâce. Tu désires le bien, mais tu ne l'aperçois encore que de loin, à travers les nuages de tes imaginations souvent trompeuses. Puisque tu me loues d'être entré dans le sanctuaire de la sagesse, où on le contemple face à face, permets-moi de te faire connaître ce que la miséricorde du Seigneur a bien voulu m'apprendre.

« Sache donc, mon très cher fils, que tous les corps réunis ne valent pas une âme. Pourquoi t'appliques-tu à observer et à décrire leur beauté grossière et fugitive ? Nous ne sommes pas faits pour vivre au milieu d'eux et « nous n'avons pas ici de demeure durable ». Nous passons sur la terre « comme des voyageurs ». Gardons-nous donc de nous y attacher. Fixons

plutôt notre regard sur la patrie céleste. Or, celle-ci ne s'aperçoit pas avec cette lumière physique, dont tu aimes à contempler les nuances changeantes, mais avec celle, toute intelligible, qui brille au-dedans de l'âme. Rentre en toi-même et tu verras que tu es un esprit appelé à régir la matière et devenu son esclave par suite du péché.

« Mais n'oublie pas aussi que tous les esprits sont inférieurs à Dieu. C'est lui qui nous a faits, car nul de nous n'existe par soi-même; nous participons simplement à sa vie, et cette participation demeure toujours fort imparfaite. C'est lui qui nous instruit, car tous les discours seraient vides de sens s'il ne parlait à notre intelligence : il est « la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ». C'est lui enfin qui nous élève de l'état d'esclavage, dans lequel nous sommes tombés par notre propre faute, à celui de la liberté spirituelle, promis à ses enfants, car nous ne pouvons sans sa grâce nous débarrasser des liens de la concupiscence. Je souffre de te voir suivre avec tant d'intérêt les variations d'une âme pécheresse, au lieu de concentrer le pur regard de ton intelligence sur le Sauveur divin qui la conduit, souvent à son insu et même malgré elle, vers sa destinée éternelle. Je n'ai écrit mes *Confessions* qu'afin de tourner vers lui l'attention des lecteurs qui voudraient bien s'intéresser à moi. Son nom revient à toutes les pages de mon œuvre. Je le vois à peine mentionné dans ton livre. Et pourtant « il n'en est pas d'autre sous le ciel en qui nous devons être sauvés ». Ne crains pas, mon fils de le faire entendre aux hommes de ce temps, qui ne sont que trop portés à l'oublier.

« Rappelle-toi surtout que « nul ne connaît Dieu sinon l'Esprit qui est en lui » et qui a « parlé par les prophètes ». Scrute ses Écritures. Tu y trouveras « la voie » qui mène à lui, et « la vérité » dont lui seul a le secret, et cette « vie » que tu aimes tant, sans bien encore la connaître, car il en est l'unique source. Lis l'Ancien Testament: il constitue comme la préface du Nouveau. Étudie les *Évangiles* : tu y verras la réalisation

des antiques oracles. Médite les *Épîtres* de Paul : elles sont le meilleur commentaire des discours du Sauveur. Applique-toi de préférence à pénétrer la doctrine du péché originel et de la grâce qui les résume toutes. Tu comprendras la miséricorde divine dans la mesure où tu apprendras à sonder les profondeurs de l'humaine misère. Mes derniers écrits ne se proposent pas d'autre but. Tout en faisant leur éloge, tu laisses entendre que la doctrine en est « impitoyable ». Ils sont pourtant remplis d'une immense pitié pour tous les fils d'Adam, et ils ne décrivent les maux dont nous souffrons que pour en montrer le remède. Mais je soupçonne, entre nous, que tu les connais seulement par ouï-dire. Tu as lu très attentivement mes premiers livres, encore pleins d'inexpérience et tout enflés d'orgueil, et tu ignores les plus récents, qui, sous une forme plus humble, sont bien plus riches d'enseignement. Étudie-les, en ayant soin de les lire dans l'ordre même où je les ai écrits et de progresser avec moi. Applique-toi surtout à bien t'assimiler ceux dans lesquels j'ai réfuté Pélage et l'évêque d'Éclane, ces faux docteurs qui flattent notre misère au lieu de la guérir. Je voudrais te voir continuer avec ta jeune ardeur contre les disciples, aujourd'hui si nombreux, de ces maîtres d'erreur, la lutte que j'ai dû entreprendre contre eux au seuil de ma vieillesse. Ainsi vraiment tu suivrais mon exemple, comme tu en as exprimé le désir, au terme de ton œuvre. Le Dieu clément qui t'a inspiré un dessein si heureux t'aidera à le réaliser. Je ne cesserai, pour ma part, de l'en prier avec une pieuse insistance, fils très cher, en qui je voudrais me voir revivre, afin de mieux louer avec toi le Seigneur. »
